ÉDITORIAL

LE FORUM ÉCONOMIQUE DE DAVOS ET L'ETHNOGRAPHIE

Comme vous pouvez vous en rendre compte, le programme du Musée d'ethnographie est de nouveau largement orienté vers les minorités culturelles. Au mois de décembre dernier, notre institution a présenté à l'ONU une vision du monde des Kanak de Nouvelle-Calédonie, telle que ceux-ci l'exprimaient au XIXe siècle dans de merveilleux dessins gravés sur des bambous. Le 20 décembre, une veillée publique de soutien à Bruno Manser au Musée était aussi un rappel de la condition des Penan, nomades de la forêt tropicale de Bornéo gravement menacés par les coupes de bois, pour lesquels Manser a peut-être, hélas, donné sa vie. Depuis le 17 janvier, dans le Hall de Carl-Vogt, Nathalie Fleury et François Riat portent un regard chaleureux sur des Pygmées de la République Centrafricaine, un peuple doublement stigmatisé. Enfin, l'exposition consacrée aux chasseurs-cueilleurs Kua (Bochiman) et aux éleveurs Himba d'Afrique australe, qui s'ouvrira le 4 avril, est un hommage à d'autres peuples que leur culture «divergente» expose à de grands dangers.

Nous pensons qu'en dirigeant notre attention vers ces humanités, nous réalisons une des importantes missions d'un musée d'ethnographie — et de l'anthropologie en général: celle d'amener une autre dimension dans ce débat si grave aujourd'hui, tournant autour de ce qu'on appelle la «globalisation» ou la «mondialisation» et qui vient de faire les vagues que l'on sait à l'occasion de la réunion annuelle du World Economic Forum à Davos. L'anthropologie rappelle le fait, souvent oublié, que les inégalités croissantes que l'on constate dans le monde ne sont pas seulement d'origine économique ou politique, mais ont une racine dans le type de civilisation ou de culture dont sont porteurs les divers groupes humains qui peuplent la Terre. Il y a des centaines, voire des milliers d'années que des populations comme celles de Chine ou d'Europe occidentale, ont été habituées à des réalités comme les villes, les états, les stratifications sociales, le marché. Et ces populations peuvent plus ou moins bien s'adapter à la globalisation, qui enserre désormais la Terre entière dans un seul moule urbain, étatique, marchand et inégalitaire. Pour beaucoup d'autres peuples, en revanche, pour des continents entiers pourrait-on dire en pensant à l'Afrique et à l'Océanie, ces réalités ne se sont généralisées que très récemment (dans l'échelle de temps propre aux évolutions des civilisations) et leur développement entraîne les conséquences sociales que l'on connaît, telles qu'insatisfaction des besoins primaires, désastres écologiques, monstrueuses mégalopoles, éclatement des liens communautaires, quand ce n'est pas la disparition dans la nuit. Et la globalisation a des conséquences particulièrement dramatiques lorsqu'elle touche ces minorités très fragiles, qui ont continué longtemps à vivre en petits groupes libres d'horticulteurs ou de chasseurs-cueilleurs nomades, tels les Bochiman ou les Indiens d'Amazonie.

La «citoyenneté terrestre», pour reprendre les termes d'Edgar Morin, impose la recherche de moyens pour rétablir l'équilibre en faveur de ces populations défavorisées par l'histoire. Pour nous anthropologues de musée, par des manifestations telles que celles que nous avons organisées cet hiver, nous pouvons apporter une pierre utile à ce rééquilibrage. Nous pouvons d'abord simplement faire connaître l'existence de peuples particulièrement menacés dans et par leur culture et souvent complètement oubliés dans l'opinion publique. Nous pouvons ensuite montrer l'enrichissement que peut produire une rencontre avec ces peuples, non seulement sur le plan de leur culture traditionnelle, avec notamment la surprise et le bonheur que produit la découverte de leurs arts, de leurs religions ou de leurs techniques ancestrales, mais aussi sur le plan des réponses qu'ils apportent aujourd'hui à la globalisation, avec, par exemple, de nouveaux modèles d'adaptation écologique ou ces nouvelles expressions urbaines, si créatives dans le domaine de la musique, des vêtements, de l'artisanat. Nous sommes, enfin, particulièrement bien outillés pour analyser les conséquences différenciées de la mondialisation, en fonction des diverses civilisations qu'elle atteint. Notre ambition est de continuer à servir cette cause dans le nouveau Musée, avec la plus belle muséographie possible.

Louis NECKER
Directeur

JOURNAL DU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE

JOURNAL DU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DE GENÈVE
no 30
mars - avril 2001

Paraît trois fois l'an

Direction
Louis Necker

Rédaction
Geneviève Perret

Ville de Genève
Département des affaires culturelles

MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE
65-67, boulevard Carl-Vogt
1205 Genève
Tél. 41 22 418 45 50
Fax 41 22 418 45 51

Bus 1, 4 et 32

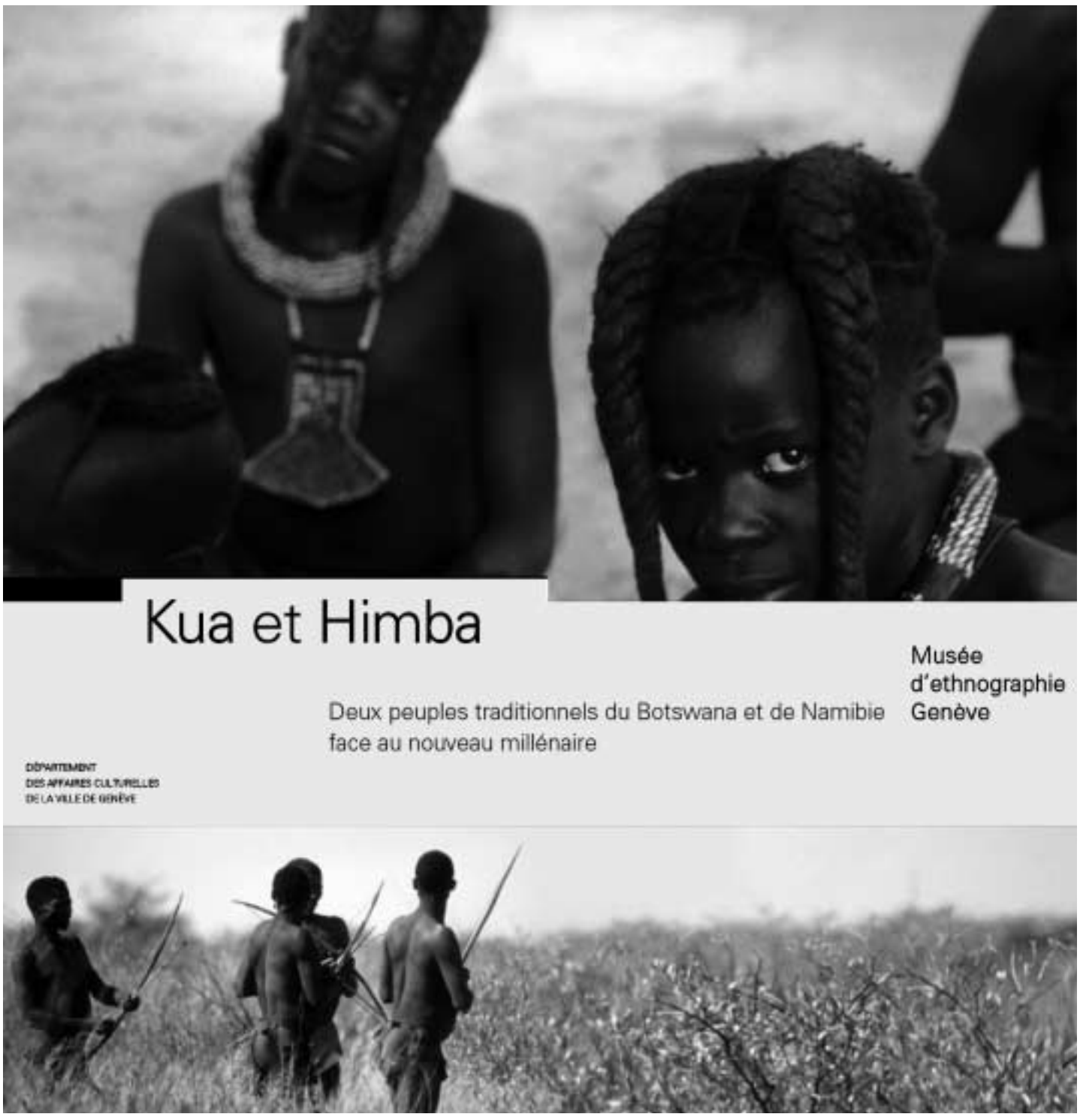
Annexe de Conches
7, chemin Calandrini
1231 Conches
Tél. 41 22 346 01 25
Fax 41 22 789 15 40

Bus 8

Ouvert de 10 à 17 h
Fermé le lundi

Accueil des publics
Visites commentées sur demande
minimum 15 jours à l'avance
Tél. 41 22 418 45 81

www.ville-ge/musinfo/ethg/



KUA ET HIMBA

Deux peuples traditionnels du Botswana et de Namibie face au nouveau millénaire

Exposition du 5 avril au 16 septembre 2001

Vernissage le mercredi 4 avril à 18h

Rencontre-discussion et projections avec M. Prof. Carlos Valiente-Noailles le vendredi 6 avril à 20 h

Coiffure de jeune fille après la puberté. Himba (Namibie). Photo: Ernst Kiessling, 1999

«Kua et Himba», tel est le titre de la nouvelle exposition du Musée d'ethnographie, fruit de la collaboration avec notre ami juriste et anthropologue argentin Carlos Valiente-Noailles. Pourquoi cette exposition et pourquoi ce titre? Tout d'abord, parce que le cas des minorités a toujours été au centre des préoccupations du Musée d'ethnographie, qu'il s'agisse des Indiens d'Amazonie, des Bochiman du Kalahari ou des Pygmées d'Afrique centrale, par exemple. Ensuite, parce que nous disposons d'une documentation importante sur ces deux peuples qui permet la comparaison, grâce aux études menées dans cette partie de l'Afrique australe par Carlos Valiente-Noailles depuis 1977. Ces travaux ont fait l'objet de plusieurs publications et ont conduit leur auteur jusqu'à la thèse de doctorat en anthropologie, soutenue à l'École des Hautes études en sciences sociales à Paris en 1994. Enfin, parce que le sort de ces deux peuples traditionnels résume bien ce qui se passe aujourd'hui en Afrique, où l'on ne tient guère compte de la spécificité propre à chacun des groupes constituant les États-Nations actuels et qui pourtant représentent une richesse culturelle indéniable pour ces pays.

Le terme Kua, plus juste que ceux de Bochiman, Bushman, Masarwa ou San qui servent habituellement à les désigner de manière plutôt péjorative, est le nom que se donnent les derniers chasseurs-cueilleurs de la Réserve centrale du Kalahari au Botswana, plus spécialement au centre, au sud et à l'est de la Réserve. Les Himba de Namibie, ou Ovahimba, cousins des Herero, se consacrent à l'élevage de transhumance dans la partie montagneuse du Kaokoland, non loin du fleuve Cunene. Kua et Himba sont menacés aujourd'hui de disparaître, si ce n'est physiquement du moins culturellement et en tous cas de changer complètement leur mode de vie, la chasse et la cueillette d'un côté, l'élevage de l'autre.

Dans le cas des Kua, il y a déjà longtemps qu'ils ont dû abandonner leurs anciens territoires de chasse, et ils ne subsistent plus que sous forme de groupes très réduits dans les zones les plus arides du Kalahari. Ils doivent souvent, lorsque l'eau et le gibier se font rares, «se louer» auprès des fermiers Bakalagadi qui sont presque aussi démunis qu'eux. Et pourtant les Kua ont une connaissance très approfondie de leur environnement, sachant découvrir même en saison sèche, lorsque la terre brûlante n'est plus que sable et désolation, les tubercules et les graines qui assurent l'essentiel de leur alimentation. Les Kua, qui sont des gens pacifiques, ne demandent en fait que peu de choses: pouvoir pratiquer leur chasse et leur cueillette pour vivre, tout en respectant l'environnement qu'ils connaissent si bien et qui fait partie de leurs plus anciennes traditions. Ils sont bien sûr aux antipodes de nos conceptions économiques, n'ayant que peu de besoins et disposant d'un matériel très sommaire qui se révèle d'une extraordinaire économie de moyens. Facilement transportable, il se résume à quelques arcs et flèches, des récipients en oeufs d'autruche, des sacs de peaux pour les affaires personnelles tels que vêtements et parures tirés essentiellement du monde animal et végétal.

De leur côté, les Himba ont connu leur heure de gloire au début du XXe siècle, quand il leur fallut repousser les incursions des Nama ou Hottentot venus du sud pour razzier leur bétail. D'où une certaine fierté qui les a amenés à refuser l'assimilation et à continuer d'élever leur bétail dans le nord du Kaokoland, non loin de la frontière angolaise, une zone qui pendant des années a été le théâtre d'une guerre sans pitié entre l'UNITA et la SWAPO. Ils ont aussi tenu à conserver leurs traditions sociales, vivant en petits groupes claniques au sein de l'enclos *onganda* avec leurs chefs et pratiquant le culte de leurs ancêtres enterrés dans des cimetières éloignés. Ils ont aussi gardé leurs traditions vestimentaires, à l'opposé des Herero qui s'habillent depuis longtemps à la mode occidentale et dont les femmes portent encore les encombrantes robes aux nombreux jupons superposés selon une mode... très luthérienne. Tout au contraire, les femmes Himba entièrement fardées de rouge se vêtent de peaux assouplies et de lourdes ceintures et jambières ornées de perles de fer.

Carlos Valiente-Noailles entouré par un groupe de Kua (Botswana), 1980

Ces deux peuples que d'aucuns appellent traditionnels, c'est-à-dire qui respectent encore leurs traditions culturelles, sont aujourd'hui sérieusement menacés dans leurs moyens d'existence. Les Kua, ce n'est pas nouveau, sont de plus en plus marginalisés et n'ont guère d'avenir dans un pays qui leur refuse le droit de chasser même dans les zones les plus arides de ce qui était jadis leur territoire. Comme leur nombre est de plus en plus réduit, on peut penser qu'il ne sera guère difficile d'évacuer le problème, surtout que l'alcool et les maladies sexuellement transmissibles font des ravages parmi ceux qui sont installés aux abords des centres urbains. Les Himba, quant à eux, verront bientôt leurs meilleures terres, leurs villages permanents et leurs cimetières en grande partie engloutis sous les eaux, avec la construction du super barrage d'Epupa sur le fleuve Cunene, et devront émigrer ou abandonner leur mode de vie d'éleveurs transhumants.

Ces deux groupes, qui possèdent par ailleurs de nombreux éléments communs malgré la distance qui les sépare, paient ainsi un lourd tribut au développement. Alors que l'élevage extensif, soutenu à coups de millions d'euros par la Communauté européenne, menace de détruire les sols fragiles du Kalahari au Botswana, les éleveurs Himba qui n'ont jamais reçu d'aide – ô ironie du sort! – vont devoir abandonner l'élevage et sans doute venir grossir les rangs des chômeurs autour des villes de Namibie! Ne sommes-nous pas complices de cet état de choses et la mondialisation n'est-elle pas aussi responsable de cette aberration qui détruit les potentialités des pays émergents, les rendant toujours plus dépendants de l'aide extérieure, peut-être aussi pour qu'il nous soit plus facile d'y écouler nos excédents?

Ce sont entre autres, quelques-unes des questions que nous posons dans cette exposition, à travers une remarquable collection d'objets, de photos, de films et d'informations réunie par Carlos Valiente-Noailles lui-même et qu'il a généreusement offerte au Musée d'ethnographie de Genève.

Claude Savary

Vingt ans d'échanges fructueux

Genève, janvier 79

Je suis arrivé de Paris à 13 h pour une réunion de travail qui aurait lieu à 15 h. Swissair a atterri à l'heure exacte, ce qui m'a laissé une heure de libre pour toute éventualité. C'était un lundi. J'ai cherché dans l'annuaire téléphonique le Musée qui correspondait le mieux à mes intérêts. Il est apparu qu'il s'appelait Musée d'ethnographie de la Ville de Genève.

J'ai demandé par téléphone qui était en charge du département Afrique. Le standardiste m'a répondu que le Musée était fermé, mais que le conservateur d'Afrique, M. Savary, reviendrait à 14h. Un peu avant deux heures, je suis arrivé au bâtiment de Carl-Vogt. M. Savary est arrivé à 14h (dès lors, j'ai eu confiance dans les horaires). Le conservateur m'invita à monter dans son bureau, le même qu'il occupe encore aujourd'hui.

Question: «Qu'est-ce qui vous amène ici?». Je lui ai montré un classeur de photos ethnographiques et des objets usuels, ramenés de mes voyages au sud de l'Angola, au nord de la Namibie et au Botswana; je l'ai informé sur mes expéditions dans ce dernier pays: les deux déjà réalisées et celles en préparation. Il m'a demandé ma profession; je lui ai expliqué que je gagnais mon argent comme avocat et que je le dépensais comme ethnologue. Je lui ai montré l'intérêt que présente la *Central Kalahari Game Reserve*, dans laquelle nous avions pénétré par une rivière fossile en 1977, en partant de Lonetree Pan (Sud-Ouest), et dont nous avons rencontré les habitants utilisant à 90 % des objets matériels fabriqués par eux-mêmes, en majeure partie avec des matériaux du milieu environnant: bois, racines, graines, peaux, cuirs, tendons, os, poils de girafes et d'antilopes, cornes, piquants de porcs-épics, carapaces de tortues, œufs d'autruches.

Je lui ai dit que cette année-là, j'allais entièrement traverser la Réserve à la saison sèche, du Sud-Est au Nord-Ouest; qu'il s'agissait d'un territoire de 53'000 km2 dont l'entrée était interdite, sans source d'eau, sauf un puits construit à l'Ouest; qu'en matière d'objets et de documentation, cela pouvait avoir un grand intérêt pour le Musée. Claude Savary l'a tout de suite compris et m'a proposé de rassembler à mes risques une collection de photos et d'objets de ceux qu'on appelait autrefois les «Bochiman» (aujourd'hui Kua) et que si cela constituait un intérêt pour le Musée, celui-ci pourrait contribuer aux dépenses.

Il m'a averti que l'exposition ne pourrait se faire que 4 ans plus tard. Pendant ces 30 minutes de conversation, ont été scellées ma collaboration avec le Musée et mon amitié avec Claude Savary, qui allait s'étendre à toute l'institution.

A Plainpalais, un luxueux taxi attendait les clients; le chauffeur est descendu pour m'ouvrir la porte. En 2 heures et demie, j'avais du matériel pour une ethnographie des Genevois. Je me rappelle tous ces détails, mais je ne me rappelle pas de l'objet de la réunion qui m'avait amené à Genève.

Réserve centrale du Kalahari, mai-juin 79

Dans deux camions chargés de 1600 l d'essence, 800 l d'eau, 6 roues de secours et d'autres éléments utiles à notre tâche qui devait durer 20 jours; accompagnés par 8 personnes d'une extraordinaire qualité humaine et chacune experte dans le rôle qui lui incombait, nous avons mené à bien notre mission qui nous a permis la visite d'une partie importante de la Réserve et de ses habitants et la rencontre avec le peuple de Menoatse. Au début, ce fut avec 19 personnes de ce territoire (dans lequel j'ai réalisé jusqu'en 1992 l'essentiel de mon travail), tout près du hameau du même nom qui était le leur (les Kua ne sont pas des nomades).

Le groupe s'était éloigné de quelques kilomètres; certains ont continué jusqu'à l'unique puits de la Réserve, celui de Kade Pan (un voyage de 120 km; 2 jours et demi à pied et 3 jours avec des ânes), ceux que nous avons rencontrés, vivaient sous les arbres, dans une zone où il y avait des tubercules *Raphionacme burkei*, riches en eau. Ils n'avaient pas pu continuer par manque d'ânes pour transporter les femmes âgées et ils attendaient que ceux qui suivaient les ramènent. Ils étaient pressés par la soif: pour vivre, il leur fallait trouver des bulbes en quantité suffisante – tâche à la charge des femmes – pendant que les hommes tressaient des cordes végétales comme pièges pour capturer de petites antilopes. Là, nous avons créé un lien très fort avec les gens de Menoatse.

Quand notre mission a été accomplie, nous sommes sortis de la Réserve par l'ouest et 200 km plus loin, sur une piste près de Ghanzi, nous attendait un Cessna qui, chargé d'une pesante cargaison, eut beaucoup de mal à décoller. Une partie de ce chargement était destinée au Musée. A l'aéroport de Johannesburg, j'ai tout pu charger dans un avion de Swissair (qui à ce moment-là, atterrissait encore à Genève).

Troupeau dans l'enclos *onganda*. Himba (Namibie). Photo: Ernst Kiessling, 1995

À la recherche d'un nouveau campement. Kua (Bostwana). Photo: Debi Hochhalter, 1979

Genève, juin 79

Avec dix ballots, une caisse fabriquée spécialement pour les œufs d'autruche posés sur de la paille et une autre, énorme, contenant des arcs, des flèches, des lances, etc. et des valises, le tout sale, cabossé et débordant du chariot, j'optai pour la porte verte. Le douanier qui me regardait n'a pas été d'accord. Je suis arrivé à ouvrir les deux caisses, la grande montrant des armes et des cuirs avec une odeur humaine, de la nourriture et des insectes morts; l'autre avec les œufs d'autruche vides (les récipients à eau des Kua) amortis avec de l'herbe. «À combien estimez-vous cette marchandise?» demanda le douanier, question impossible à répondre. Les explications furent inutiles. Tout est resté à la douane.

Quelques jours plus tard, tout est arrivé au Musée, dirigé à ce moment-là par M. André Jeanneret. D'un esprit gai, sa réception fut très cordiale. Il m'a demandé: «Combien avez-vous dépensé au total pour votre expédition?» «Trente mille francs suisses» «Bien. Vous avez dit que vos deux autres buts étaient votre propre plaisir et votre collection personnelle. Alors, il faut assigner un tiers à chaque but. Je vous offre 10'000 francs et, naturellement, je vais vous rembourser l'amende de la douane!» Le miracle ne se répéta jamais.

Genève-Afrique-Genève, 1980-2000

Le miracle ne s'est jamais reproduit, mais je n'en avais pas non plus besoin. Je suis retourné chaque année à Genève et presque autant au Kalahari et, à partir de 1992, au Kaokoland, en Namibie. Dans chaque expédition, nous avons continué à collecter des objets et des photographies et à les offrir au Musée d'ethnographie. L'exposition, excellemment organisée et présentée, ouvrit ses portes en janvier 1983, exactement comme annoncé par Claude Savary en 1979.

En 1985, le directeur, M. Louis Necker, m'a donné un titre qui me tient à cœur: celui de collaborateur scientifique *ad honorem* du Musée. C'est comme ça que j'ai obtenu un lien inaliénable avec le vieux Musée, de noble et féconde trajectoire, aujourd'hui en passe de rajeunir pour les visiteurs du monde entier qui passent par Genève.

En 1992, lors du dernier terrain des 12 réalisés dans le Kalahari, nous avons trouvé les Kua de Menoatse concentrés par ordre du gouvernement, premier pas vers l'expulsion de leur territoire. Le même épisode s'est produit dans d'autres endroits de la Réserve. Deux ou trois mille Kua se sont vus obligés d'abandonner leur terre, qu'ils connaissaient intimement, sur laquelle ils sont nés, ont vécu, ont enterré leurs ancêtres, pour être emmenés dans des endroits inconnus hors de la Réserve, inadaptés à leur économie et cause de misères de toutes sortes. Comme je l'ai écrit dans un endroit similaire, il y a 21 ans: «Ces Kua ne sourient pas.».

Les camions du gouvernement entraient et sortaient du lieu où nous nous trouvions et notre tâche était impossible, voire interdite. Alors, dans les mêmes camions et avec la même équipe, nous nous sommes déplacés au Nord de la Namibie, nous installant dans un territoire proche de la frontière avec l'Angola, et là, nous avons fait connaissance avec les Himba...

Très vite, nous avons trouvé à la fois beaucoup de contrastes et de similitudes entre leurs coutumes et celles des Kua. Polygames, éleveurs (leurs femmes cultivant à la houe), les Himba ont des chefs qui maintiennent un ensemble de normes, tandis que les Kua sont monogames, chasseurs-cueilleurs (avec un complément de lait de chèvre) et ont une société sans chef, régie par un fort principe de liberté, avec des règles en général simples.

Nous sommes retournés dans le même territoire en 1993, 94, 95 et 99; cette année-là, j'ai contracté une malaria qui m'a laissé des séquelles, remettant à plus tard de nouveaux travaux.

Pour finir en mettant en évidence les ressemblances qui se retrouvent dans la nature humaine, je veux montrer quelques valeurs communes aux deux peuples: la complémentarité des tâches de chacun, le sentiment d'appartenance au groupe, l'attachement au territoire, l'éducation, la politesse, le respect, la pudeur, l'entraide, le bon sens, la civilité, et l'amitié.

Carlos Valiente-Noailles*

**Merci à Esperanza Rossel pour la traduction*

EXPOSITION

PEINTURES MURALES DES MONASTÈRES BOUDDHIQUES DU CAMBODGE

16 mars-29 avril 2001 dans le hall du Musée

Photos de Jacqueline et Guy Nafilyan,
ancien architecte de la Conservation des temples d'Angkor

Vernissage le jeudi 15 mars à 18h

Conférence le 15 mars à 20 h 30 au Muséum

Avec la collaboration de l'UNESCO

Détail du «*Vidhuparandita Jataka*» (vies antérieures du Buddha), monastère de Vat Kompong Tralach Krom, aujourd'hui démoli

Monastère de Vat Chadotes, aujourd'hui détruit

Le Cambodge est mondialement connu par son site d'Angkor, exceptionnel ensemble d'architecture sacrée découvert en 1860 par le Français Henri Mouhot et inscrit depuis 1992 à la Liste du patrimoine mondial de l'UNESCO ainsi qu'à sa Liste du patrimoine mondial en péril. Par contre, on ne connaît pratiquement rien d'un autre trésor de ce pays, celui constitué par les fresques murales de ses monastères bouddhiques, dont bon nombre ont été gravement dégradées ou ont même disparu au cours des événements tragiques des années 70.

Par chance, l'intérêt de ces peintures n'avait pas échappé à M. Guy Nafilyan, architecte de la Conservation d'Angkor: alors qu'il participait aux travaux de sauvegarde des monuments d'Angkor conduits par l'École Française d'Extrême-Orient, celui-ci réalisa dans les années 60 un ensemble personnel de photographies en couleur de certaines de ces peintures.

Une centaine de ces documents, réunis par M. Nafilyan avec l'aide de son épouse Jacqueline, a été reproduite dans un livre publié en 1997 par l'UNESCO et Maisonneuve & Larose (Paris), dans le cadre d'une action de sauvegarde lancée par le Ministère cambodgien de la culture (en vente au Musée). Deux ans plus tard, un choix d'une quarantaine de clichés fut exposé à la capitale Phnom Penh, événement qui permit de réunir des fonds pour le sauvetage de certaines peintures rescapées, mais qui sont encore sujettes aux intempéries. C'est ce choix qui est accueilli au Musée d'ethnographie de Genève.

Cet art pictural se rattache à une tradition très ancienne qui remonte aux XVIe et XVIIe siècles, sans doute héritée de l'Inde: celle-ci a aujourd'hui complètement disparu, les peintures subsistantes ne remontant pas plus haut que la moitié du XIXe siècle. En fonction de la situation géographique des monastères, elles présentent des influences des styles des pays voisins, surtout de la Thaïlande, et, dans une moindre mesure, de la Chine. Ce dernier pays fournissait d'ailleurs les plus précieux des pigments utilisés, comme le cinabre et le lapis-lazuli. À l'aide d'un pinceau, lui aussi d'origine chinoise, les couleurs étaient appliquées *a tempera* sur un support réalisé à la chaux, en suivant une esquisse à l'ocre rouge. En revanche, l'or était appliqué en lamelles encollées, méthode souffrant moins de l'oxydation. Les artistes se recrutaient parmi les moines eux-mêmes, qui constituaient de nouvelles équipes à chaque nouveau chantier, en se plaçant sous l'autorité d'un maître mais sans jamais signer leurs oeuvres.

Réalisées en deux dimensions, dans un style linéaire ignorant l'ombre et la perspective, les peintures des monastères du Cambodge ne sont pas sans s'apparenter aux bas-reliefs des temples d'Angkor, dont on sait que certains pouvaient être peints. En fonction de leurs commanditaires, les peintures bouddhiques peuvent se différencier en deux styles principaux. Le style officiel est le plus hiératique, s'agissant d'une commande royale ou princière. Le second est plus vivant et imaginatif ; il peut même faire preuve d'un certain sens de l'humour.

Le choix des photos présentées dans l'exposition est organisé en trois thèmes principaux: la vie du Buddha Shâkyamuni, ses existences antérieures (*Jataka*) et le *Reamker*, version cambodgienne du *Ramayana*, l'un des chefs-d'œuvre de la poésie sanskrite indienne.

La vie du Buddha est le plus répandu des sujets reproduits, en raison de ses valeurs pédagogiques. Les peintures qui la représentent proviennent du monastère de Kompong Tralach Krom (province de Kompong Chhnang). On y voit les dix événements majeurs de sa vie, en commençant par les «quatre rencontres» avec un vieillard, un malade, un mort et un religieux, qui vont inciter le Buddha à quitter le palais royal pour s'engager sur la vie spirituelle.

Les *Jataka* désignent les contes retraçant les vies antérieures du Buddha, en vue de magnifier les vertus pratiquées par celui-ci alors qu'il n'était qu'un «candidat à l'éveil» (*bodhisattva*). Bien que l'on compte quelque 547 *Jataka*, le plus populaire est le *Vessantara Jataka*, relatant la dernière existence du Buddha avant son éveil. Il illustre l'extrême vertu de charité.

D'origine indienne, le *Ramayana* constitue un poème épique datant de plus de quinze siècles qui s'est répandu dans toute l'Asie du Sud-Est: il constitue l'épopée favorite des Cambodgiens et se trouve à l'origine de la codification des expressions plastiques qui nous sont parvenues à travers les véhicules les plus divers, comme la récitation, le théâtre et la danse, voire les objets usuels de la vie quotidienne. Les photos ont été prises en 1965 au monastère de Prah Keo Morokot, ou «Pagode d'Argent», de Phnom Penh, dont les peintures datent de la fin du XIXe siècle. Le thème général de ce poème en 48.000 vers est le suivant: Rama, fils aîné de Dasaratha, roi d'Ayodhya, suite à la promesse faite par ce dernier à sa deuxième épouse Kaikesi, est privé de ses droits à la succession et condamné à l'exil. Suivi de son épouse Sita et de son frère Lakshmana, il s'enfonce dans une forêt hantée par les démons. Ravana, roi des démons Rakshasa, s'éprend de la belle Sita, l'enlève et l'emmène captive dans son palais de Lanka, identifiée à Ceylan (Sri Lanka). Il s'ensuit un affrontement sans merci, d'où Rama, après de nombreuses péripéties, sort vainqueur. Il délivre Sita mais doute de sa fidélité. Celle-ci demande à subir l'ordalie du feu, qu'elle subit avec succès: les époux réconciliés regagnent Ayodhya.

Les photos présentées proviennent de quatre monastères, dont deux sont aujourd'hui détruits. Elles constituent ainsi un ultime support à la mémoire de ces oeuvres dont la dimension religieuse n'efface jamais la réalité humaine, dont elles s'inspirent avant d'inspirer cette dernière en retour. Elles sont non seulement un témoignage justement rendu au génie créateur et artistique d'un peuple, mais aussi une incitation internationale au sauvetage et à la préservation d'un patrimoine remarquable, que nous ne pourrons désormais plus ignorer.

Jérôme Ducor

Rama et Sita retrouvée, extrait du «*Reamker*» («*Ramayana*»), monastère de Vat Prah Keo Morokot

À VOIR OU À REVOIR

L'EXPOSITION «DERRIÈRE LE MIROIR»

PHOTOGRAPHIES DE JEAN MOHR

Visite commentée de l'exposition par Jean Mohr le dimanche 11 mars 2001 à 10h30

Yougoslavie. Photo: Jean Mohr, 1962

Cette envie impérieuse de Yougoslavie, je la devais à Nicolas Bouvier. Il avait un art de conter, tard dans la nuit, au milieu d'un cercle d'amis attentifs et subjugués, qui créait littéralement des besoins de voyager chez ses auditeurs. Les pays balkaniques, et notamment la Yougoslavie, l'avaient totalement séduit et il en avait rapporté des enregistrements de musique folklorique inoubliables. Raconter devant un auditoire choisi était pour lui un test, avant de passer à la version écrite, peaufinée et ciselée. Il s'était attardé en Bosnie, dans les villages proches de Sarajevo, et c'est là, précisément, en 1962, que j'ai pris cette photo d'un paysan agenouillé dans son champ. Cette image, aujourd'hui encore, me laisse perplexe. Quel message voulait donc me délivrer cet homme occupé à labourer, un beau jour de printemps? Voulait-il exprimer son attachement à la terre, ou au contraire dire sa colère au sujet des conditions de vie imposées aux agriculteurs sous le régime de Tito? Il y avait quelque chose de théâtral dans sa mimique, mais j'étais certain qu'il ne contestait pas mon droit à le prendre en photo. Au contraire, il prenait la pose et espérait sans doute qu'il y aurait un écho à son appel. Malheureusement, ma méconnaissance de la langue locale empêchait toute communication sérieuse. Restait une forme de complicité entre deux hommes dont la rencontre relevait du pur hasard: lui, qui resterait lié à son sol nourricier jusqu'à la fin de sa vie, et moi, le passant étranger qui remonterait dans sa voiture pour continuer sa route vers le Nord.

Inde. Photo: Jean Mohr, 1968

Les prises de vue dans le monde carcéral, prisons, asiles psychiatriques, parfois hôpitaux impliquent toujours de sérieux problèmes. Des scrupules aussi, pour le photographe. Ces soucis, ces hésitations apparaissent au moment de déclencher, mais surtout après, en prévision d'éventuelles publications. Cependant, l'importance de ces problèmes n'est pas la même, suivant que l'on se trouve aux Etats-Unis, en Europe ou dans un pays du Tiers Monde. Dans une clinique du Texas, mieux vaut s'abstenir de montrer le bout de son objectif si l'on n'a pas fait signer des formules de décharges à tous ceux qui peuvent figurer sur les photos, sans quoi l'on risque un procès. Par contre, il est tout à fait inutile de demander une permission à un pensionnaire de clinique psychiatrique à Manille!

Le malaise viscéral qui immanquablement s'empare du photographe ou du simple visiteur est cependant le même partout face à ces hommes et femmes privés de liberté qui vous regardent avidement circuler sans entraves. Et la question qui me hante n'est pas: «Est-ce que je suis en train de voler les photos que je prends?» mais: «Serai-je en mesure de contrôler avec rigueur l'utilisation de ces images?»

Parvenu au terme de mon reportage, j'entends une voix qui me fait sursauter: «Tri X ou HP5 à 800 ASA, 30ème de seconde, n'est-ce pas?» Je me retourne interloqué et me trouve face à un homme qui me livre en souriant l'explication de son intervention: «J'étais moi aussi photographe reporter, mais le stress était trop intense... J'ai craqué. Peut-être pourrais-je me recycler dans un secteur plus calme lorsque je serai sorti d'ici.»

Jean Mohr

Il devint ce qu'il voyait *

À ce jour, de nombreux visiteurs ont pu découvrir dans le parc et l'annexe du Musée à Conches, les quelque deux cents photographies que Jean Mohr nous propose dans le cadre de l'exposition «Derrière le miroir».

Parmi toutes ces images, cette photographie de 1956 qui nous montre un petit cireur de souliers grec observant un bateau prêt à larguer les amarres, m'interpelle particulièrement. Cet enfant rêve-t-il qu'un jour, peut-être, il émigrera vers un ailleurs plein de promesses? Ou alors plus simplement, le photographe nous donne-t-il à voir un petit travailleur au repos qui apprécie les activités incessantes d'un port de mer? Qu'importe, l'auteur laisse au spectateur le libre choix de l'interprétation et c'est bien ainsi.

Cette image, comme beaucoup d'autres de Jean Mohr, est un appel à ouvrir les yeux et à porter son regard sur un monde vivant; elle est aussi une invitation à un voyage du dedans et offre à qui la contemple la liberté d'imaginer des destins qui souvent n'ont rien d'exceptionnel, mais qui sont toujours photographiés avec pudeur et altruisme.

Au début du mois de mai prochain, nous installerons dans le parc de l'Annexe une grande tente qui accueillera autour de Jean Mohr plusieurs invités: rencontres, spectacle et cinéma seront à l'ordre du jour. Le programme détaillé sera communiqué dans le prochain numéro de Totem.

Christian Delécraz

Athènes. Photo: Jean Mohr, 1956

* William Blake, Milton

AVANT/APRÈS: LA MAGIE DE LA RESTAURATION NUMÉRIQUE

«Persane», fin XIXe-début XXe, tirage albumine, photographe anonyme

Lasso, gomme, tampon, goutte d'eau, loupe, sélection, baguette magique, plume magnétique, etc., sont quelques-uns des noms d'outils à disposition avec le logiciel Photoshop, un programme dédié au traitement des images. Ce mélange de termes classiques et futuristes n'est pas pur hasard. La retouche, (même le truquage), dans la photographie, est présente depuis sa création et est toujours pratiquée par les photographes à ce jour.

Créé par des programmeurs indépendants à la fin des années 80, le premier logiciel de traitement d'image apparaît sous le nom de Photoshop. Il a un succès planétaire immédiat non seulement pour les amateurs avertis, mais surtout pour «l'industrie des arts graphiques» (lithographes, graphistes, photographes, imprimeurs, journaux, publicité, éditeurs...). Adobe vient de sortir la dernier version, Photoshop 6, avec plus d'outils, plus d'options, donc des possibilités illimitées de traitement d'image.

Le Musée d'ethnographie possède une magnifique collection de photographies anciennes des quatre coins du globe (près de 60'000) qui, en plus des documents eux-mêmes, raconte dans les divers formats, supports, styles de prises de vue et présentations, l'histoire de la photographie.

Beaucoup de ces images, à cause de la fragilité du support original, du mauvais stockage et de la manipulation, ont pendant le dernier siècle, subi des détériorations. Photoshop nous permet d'enlever les traces d'usure, de retoucher les rides de vieillissement tout en respectant et en conservant le document dans sa forme originale. Le but de la retouche n'est pas d'enlever de l'information mais les marques que le temps a engendrées et qui ne sont pas le fait du photographe. Si le créateur de l'image était toujours en vie, il ne présenterait pas un document détérioré, mais développerait un nouveau tirage.

La restauration sur les anciennes photographies est un travail de spécialistes, peu nombreux. Ces reproductions numériques peuvent nous servir comme banque d'images accessibles à tout le monde pour consultation, recherche ou illustrer des articles. L'argument qui veut qu'en retouchant les photographies anciennes on enlève l'historique du document, «son charme», n'est pas valable si nous ne travaillons que sur une copie numérique et si les limites de la retouche sont respectées.

Une image ne doit pas être jugée par son état de conservation ou ses taches, mais plutôt pour son contenu photographique; et tout cela dépend si vous regardez la photo ou si vous voyez l'image!

Johnathan Watts, Guy Piacentino

DÉCOUVREZ LES MUSÉES DE SUISSE SUR L'INTERNET!

Depuis près de deux ans, le Musée d'ethnographie de Genève édite une liste des musées de Suisse et autres ressources muséographiques présentes sur la «toile».
Divisée par cantons, cette liste fournit actuellement accès à plus de deux cents musées, sans compter les guides collectifs.
Outre les grandes institutions, vous y découvrirez des musées aussi inattendus que celui de la spéléologie (Chamoson), la collection des moulages anatomiques de l'Hôpital de Zurich ou le Musée militaire et des toiles peintes de Colombier. De quoi fournir une multitude de buts d'excursion pour vos fins de semaine!

Cette liste fait partie des VLmp, soit les pages des musées de la Bibliothèque virtuelle du Web (WWW Virtual Library). Considérée comme l'une des meilleures ressources de l'Internet, la WWW Virtual Library a été créé par Tim Berners-Lee, le propre inventeur du Web au CERN. Elle se distingue des répertoires commerciaux en ce qu'elle est gérée par des bénévoles qualifiés dans leurs domaines propres, garantissant ainsi la qualité des informations.
Les VLmp sont en outre soutenues par le Conseil international des musées (ICOM).
Version française: www.ville-ge.ch/musinfo/ethg/vlmp/chfr.htm
Version anglaise: www.vlmp.org/switzerland.html

Jérôme Ducor

PUBLICATION

KUA ET HIMBA

Deux peuples traditionnels du Botswana et de Namibie face au nouveau millénaire

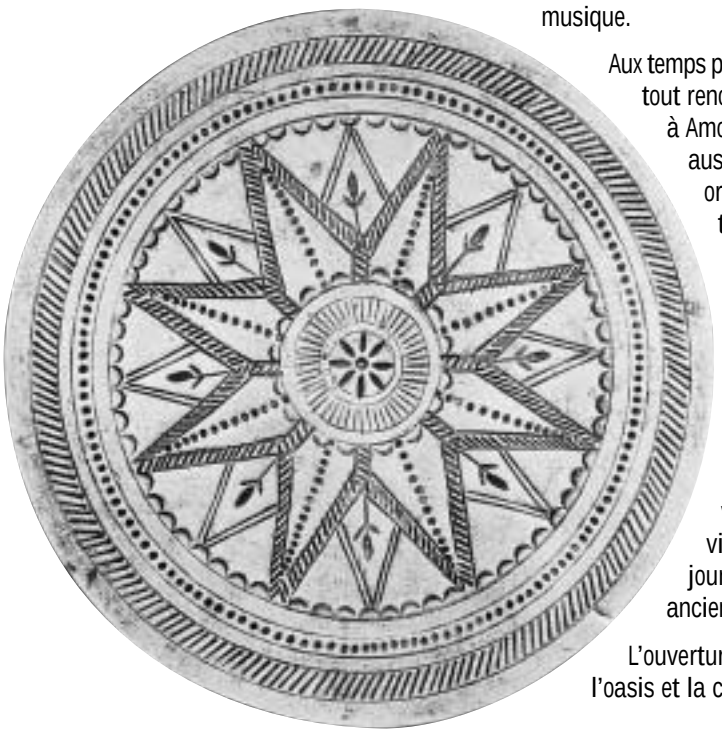
Textes de Carlos Valiente-Noailles, préface de Claude Savary
Edition: Musée d'ethnographie de Genève, 2001.180 pages,avec ill. couleur et n/b 21X21cm
En vente au Musée ou sur commande au secrétariat (tél. 41 22 418 45 44). Prix: Fr. 38.- (Amis du Musée d'ethnographie Fr. 35.-), port en sus

Qu'est-ce qui peut réunir deux peuples aussi éloignés et différents: les Kua, jadis appelés Bochiman et qui sont les derniers chasseurs-cueilleurs du sud de l'Afrique, et les Himba, fiers éleveurs de bétail de Namibie? Eh bien, comme le fait remarquer Carlos Valiente-Noailles qui les a particulièrement bien étudiés, c'est qu'ils forment des minorités culturelles souvent considérées à tort comme faisant obstacle à la modernisation et au progrès économique. Mais pourquoi ne leur a-t-on jamais demandé leur avis à ce sujet? Ne représentent-ils pas une certaine richesse pour leur propre pays et pour l'humanité tout entière? C'est parmi d'autres, les questions qui sont posées à travers l'exposition du Musée d'ethnographie et la publication qui l'accompagne. L'exposition est basée sur le résultat des recherches menées à partir de 1977 par l'ethnologue et juriste argentin Carlos Valiente-Noailles, qui a réuni et offert au Musée une collection unique d'objets, de photos, de films et d'enregistrements sur ces deux populations.

La collection Bettina Leopoldo sur l'oasis de Siwa (Égypte) appartient désormais au Musée d'ethnographie de Genève

En date du 1er janvier 2000, comme stipulé par une convention avec la Ville de Genève en 1986, les 352 pièces de la collection Bettina Leopoldo ont rejoint les collections du Musée. On se souvient qu'en 1986, une exposition avait été montée au Musée d'ethnographie sous le titre «Égypte, Oasis d'Amun-Siwa» qui avait eu un certain succès. En effet, des expositions sur le monde berbérophone ne sont pas souvent organisées au Musée, même s'il faut signaler la salle permanente consacrée aux bijoux berbères que vient compléter la vitrine d'objets de parure d'origine berbère d'Afrique du Nord et du Sahara (provenant respectivement du Maroc, d'Algérie et du Niger).

La collection Bettina Leopoldo a été constituée sur place dans les années 80 par le couple Bettina et Leonardo Leopoldo qui a passablement «bourlingué» en Afrique du Nord et dans le Proche-Orient. Elle présente les traits culturels les plus traditionnels des habitants d'origine berbère de l'oasis, à travers des objets de la vie quotidienne comme les objets domestiques, les ustensiles pour la préparation de la nourriture, les outils agricoles pour la culture des olives et des dattes qui constituent encore la richesse de l'oasis, ou les outils du dernier bijoutier de Siwa (décédé en 1981). Elle comprend surtout une quantité de vêtements, objets de parure ou bijoux d'argent que portaient encore il n'y a pas si longtemps les femmes de l'oasis, notamment pour les mariages. On peut y ajouter les célèbres «corbeilles de mariage» en vannerie spiralée, décorée de fils de laine colorée, les objets porte-bonheur ou les vases à encens, de même que les instruments de musique.



Aux temps pharaoniques, l'oasis était surtout renommée pour son temple consacré à Amon (le dieu solaire égyptien connu aussi sous le nom d'Amon-Râ) et ses oracles que l'on venait consulter de tout le bassin méditerranéen, au même titre que l'oracle de Delphes en Grèce. Il n'en reste que quelques ruines, tout comme s'est estompé le souvenir des pouvoirs miraculeux de la source de Siwa. Il en est de même de son ancienne citadelle dont les ruelles étaient entièrement couvertes, si bien qu'il fallait se servir d'une lanterne même en plein jour, comme le signalaient les anciens voyageurs au XIXe siècle.

L'ouverture d'une route goudronnée entre l'oasis et la côte à partir de 1983, la modernisation qui s'en est suivi, de même que les pluies catastrophiques de 1985 ont radicalement changé l'aspect de l'ancienne cité et la vie de ses habitants qui formaient le bastion le plus oriental du monde berbérophone. Il est important que le Musée d'ethnographie de Genève en conserve désormais une trace matérielle, que viennent compléter une belle série de photographies en couleur ainsi que des documents sur l'histoire de l'oasis.

Claude Savary

Photo: Leopoldo

BRUNO MANSER: DISPARU?

Bruno Manser au Musée d'ethnographie en 1995, lors de la présentation de son exposition *Les Penan de la forêt pluviale (Bornéo), carnets de terrain.* Photo: J. Watts

A toi, Bruno, notre ami à tous, notre frère

Bruno Manser nous avait habitués à des départs précipités, à des séjours lointains et prolongés. Mais toujours, très fidèlement, il gardait contact avec ses proches et ses amis. Des photographies, ses photographies, ou parfois l'un de ses dessins, nous parvenaient régulièrement en guise de cartes postales. Petits signes répétés, comme une main qui se tend, comme un sourire qui s'ébauche, comme un rappel aussi du lien indissoluble qui l'attachait au peuple des Penan du Sarawak. Avec Bruno, l'amitié c'était pour la vie. Mais, depuis le printemps dernier, le silence n'a fait que s'épaissir, plus un mot, rien.

En décembre, à l'instigation d'une classe de Grub dans le canton de St-Gall et de l'association «Kein Stolz auf Tropenholz», plusieurs veillées ont été organisées pour permettre à ses amis de se retrouver, de partager leur émotion à la lueur de petites flammes porteuses d'espoir et de se serrer les coudes autour d'un combat plus juste et nécessaire que jamais. Voici un texte lu à cette occasion au Musée d'ethnographie.

Christine Détraz

«L'émotion nous empoigne à l'idée que nous ne te reverrons peut-être plus sur cette planète que nous aimons tant. Bien sûr, il restera toujours, profondément enraciné dans notre cœur, la joie sincère et magnifique d'avoir eu le privilège de rencontrer un homme d'une telle valeur, …mais notre peine aujourd'hui est infinie, car lorsqu'un Être exceptionnel, lorsqu'un Guerrier de la Vie comme toi disparaît, c'est une parcelle de l'Esprit de la Terre que l'on arrache. C'est une étincelle de cette trop rare dignité humaine qui nous file entre les doigts et se perd dans les sables mouvants de notre inconscience, de notre paresse. Car nous sommes si nombreux à penser à des millions de choses importantes, car nous sommes si nombreux à parler et à aligner des milliers de belles phrases, mais si peu à passer à l'action! Penser et parler, c'est facile. Mais agir concrètement, explorer les sentiers semés d'embûches de l'action, c'est une autre affaire! Il faut du courage, il faut de la force, il faut de la foi.

Et toi, Bruno, tu sais ce que «agir» veut dire. Des années dans la forêt tropicale, des années dans la jungle des esprits tordus des politiques corrompus, des années dans les méandres de la bureaucratie pour faire passer un simple message de respect et de droit à la Vie, message pourtant si simple, mais qui glisse si facilement sur les écailles du laxisme… Bien que confronté au statisme, à l'ignorance, à la cupidité, jamais tu n'as abandonné tes amis! Bien que ta tête fut mise à prix comme un vulgaire criminel, jamais tu n'as baissé les bras! Et pour tout cela, tu es un exemple admirable, tu es une source d'inspiration inépuisable pour toutes celles et tous ceux qui aspirent à regarder plus loin que le bout de leur portefeuille, pour toutes celles et tous ceux qui s'agrippent, contre vents mercantiles et marées égoïstes, à un idéal de respect et d'amour du prochain. Que tous ceux qui veulent t'honorer se battent sans délai pour protéger les dernières forêts tropicales de la Terre et les populations magnifiques qui y survivent encore, car les protéger, c'est nous protéger nous-mêmes…, rien de moins.

Quoi qu'il en soit et où que tu te trouves maintenant, nous voulons, nous devons garder vivante ton œuvre et continuer le combat, afin qu'un jour la destruction des forêts vierges cesse, pour notre bien à tous. C'est un rêve un peu fou, mais c'est un rêve noble, c'est un rêve magnifique, c'est surtout un rêve indispensable auquel nous devons être le plus grand nombre à nous accrocher!

Nous étions beaucoup jusqu'à maintenant à nous appuyer tranquillement sur tes épaules, mais tout ceci doit aussi, dorénavant, dépendre de nous! Tu as fait ton travail, tu as consacré ton énergie à défendre le Droit à la Vie, le Droit à la Justice. Bruno, tu as peut-être sacrifié ta vie pour les autres. Aujourd'hui, c'est à chacun d'entre nous de reprendre une parcelle de ton idéal et de le maintenir présent. Aujourd'hui, c'est à chacun d'entre nous de laisser germer la graine que tu as plantée dans nos cœurs. Aujourd'hui, c'est à chacun d'entre nous de passer à l'action!

J'en appelle à la conscience intime de chacune et de chacun, ici présents, afin que le combat continue, que le combat s'intensifie même...

Que la flamme de toutes les bougies du monde nous rappelle que nous devons agir, ici et maintenant, car le temps est devenu trop précieux! Que la flamme de toutes les bougies du monde nous rappelle ton visage merveilleux, Bruno, …et ton rire…

À l'heure qu'il est, nous sommes probablement des milliers à t'envoyer, à travers les étoiles, notre message d'espoir… Et il est dit que si suffisamment de cœurs s'unissent au même instant, dans la sincérité, les miracles sont alors possibles...»

Jean-Jacques Belet

EXPOSITIONS

DU 16 MARS AU 29 AVRIL 2001

Musée d'ethnographie - hall
65, bd Carl-Vogt - Genève. Tél. 022/418 45 50

Vernissage le jeudi 15 mars à 18h

Conférence le 15 mars à 20h30,
au Muséum d'histoire naturelle

Peintures murales des monastères bouddhiques du Cambodge, photos de Jacqueline et Guy Nafilyan

Ancien architecte de la Conservation des temples d'Angkor, Guy Nafilyan, assisté de son épouse Jacqueline, présente sa collection de photos personnelles des fresques des monastères bouddhiques du Cambodge.
Plusieurs d'entre elles ont été détruites au cours des dernières décennies et certaines sont aujourd'hui en voie de disparition. C'est dire le témoignage exceptionnel de cet ensemble, qui nous fait découvrir un héritage encore peu connu d'un peuple que les vicissitudes de la guerre n'ont pas abattu.

DU 5 AVRIL AU 16 SEPTEMBRE 2001

Musée d'ethnographie
65, bd Carl-Vogt - Genève. Tél. 022/418 45 50

Vernissage le mercredi 4 avril à 18h

Rencontre-discussion et projection
avec M. Prof. Carlos Valiente-Noailles
le vendredi 6 avril à 20 h

Visites commentées sur réservation
tél. 022/418 45 81

KUA ET HIMBA
Deux peuples traditionnels du Botswana et de Namibie face au nouveau millénaire

Approche monographique de deux peuples d'Afrique australe frappés par les effets dévastateurs de la modernité, les Kua et les Himba qui, au-delà de différences bien réelles, partagent de nombreux points communs, dont la difficulté à faire reconnaître leur droit sur le territoire qu'ils habitaient il y a peu, ou qu'ils habitent encore. Cette exposition présente les recherches menées durant près de 20 ans par l'ethnologue et juriste argentin M. Prof. Carlos Valiente-Noailles.

JUSQU'AU 26 AOÛT 2001

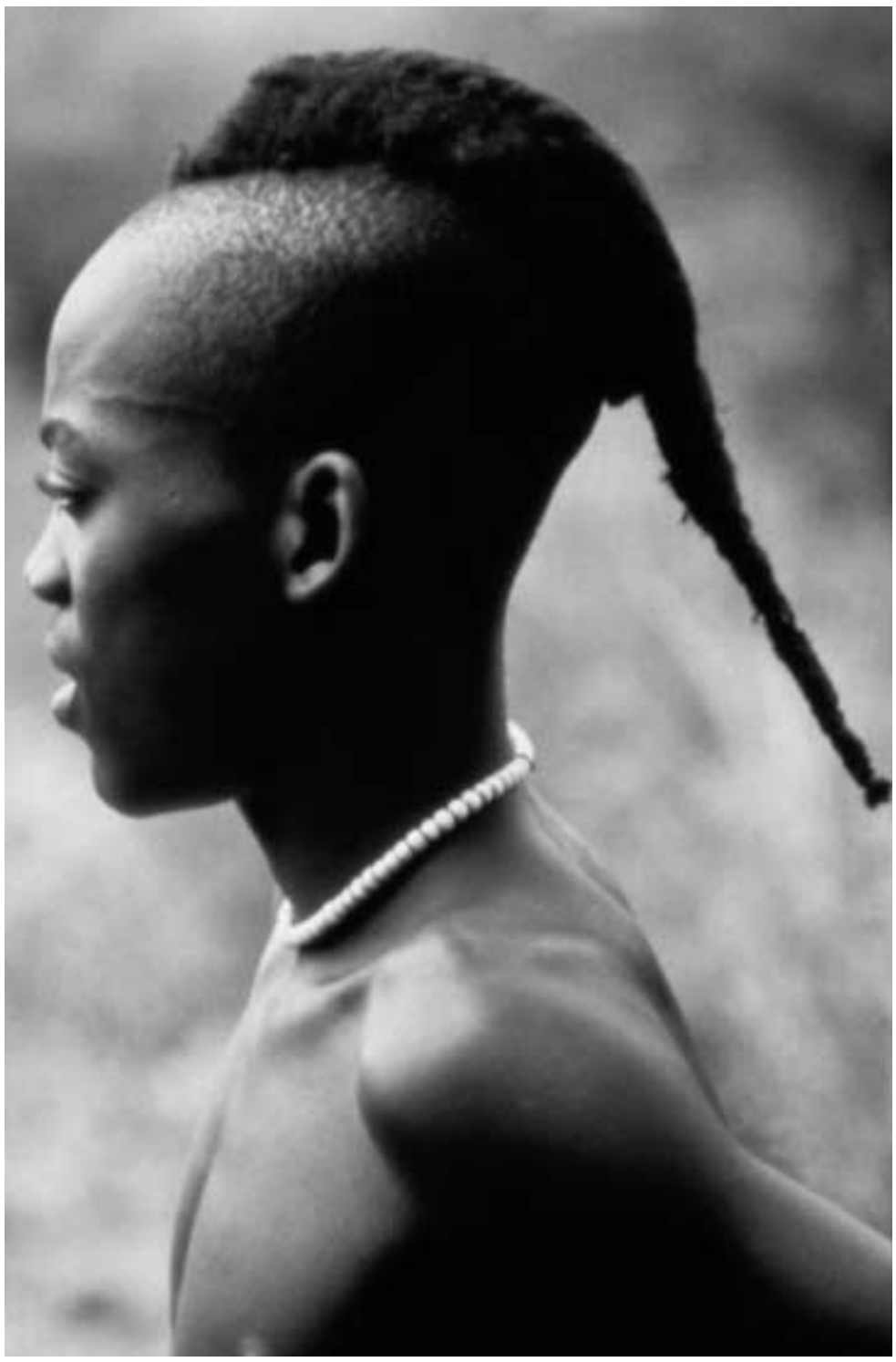
Musée d'ethnographie - Annexe de Conches
7, ch. Calandrini - 1231 Conches.
Tél. 022/346 01 25

Visites commentées pour groupes
sur réservation: tél. 41 22 346 01 25

Visite commentée publique par Jean Mohr
le dimanche 11 mars 2001 à 10h30
Du 4 au 6 mai, plusieurs invités entoureront Jean Mohr (rencontres, spectacles, cinéma)

DERRIÈRE LE MIROIR.
Photographies de Jean Mohr

Une exposition rétrospective? Pas tout à fait. L'intention est plutôt de montrer la diversité d'une profession qui se pratique jusqu'au bout avec passion et qui sait: la dernière photo sera peut-être la meilleure?
Voir page 5.



Coiffure de garçon, Himba (Namibie). Photo: Ernst Kiessling, 1996

SOCIÉTÉ DES AMIS DU MUSÉE

Masque de Schö-Wüeschti ou beau-laid à Urnäsch

LE NOUVEL AN JULIEN À URNÄSCH: MAGIQUE!

Le week-end du 13 janvier 2001, une trentaine de membres de la SAME se sont rendus en Suisse orientale pour le Nouvel An julien. Grâce aux explications savantes et malicieuses du chercheur burkinabé Marc Coulibaly qui a travaillé sur une comparaison entre les masques du pays Bwa au Burkina Faso et les masques du pays d'Urnäsch, c'est en véritables initiés que nous avons eu la chance de participer à cet événement exceptionnel. La beauté des masques Schöni avec leurs scène de vie en miniature, la puissance des masques Wüeschti faits de feuilles, de paille, de copeaux de bois, l'harmonie d'un paysage enneigé où l'on rencontre les Schuppel (groupes de masques) allant de fermes en fermes en chantant des Zäuerli dégagent une émotion telle qu'elle fait monter les larmes aux yeux. Nous pouvons déjà vous annoncer que cette excursion sera renouvelée l'année prochaine! De plus, nous nous rendrons au Burkina Faso en février 2002 pour une fête des masques, africaine, cette fois!

LES ÉTRUSQUES À VENISE

Ce printemps, nous nous rendrons un week-end à Venise afin de voir la magnifique exposition sur la culture étrusque qui se tient actuellement au Palazzo Grassi.

AUSTRALIE DU NORD ET BALI

Cet été, du 20 juillet au 5 août, nous partirons à la rencontre des populations aborigènes de l'Australie du Nord. Darwin, Alice Springs, le parc national d'Uluru (Ayers Rock et les monts Olga), le parc national de Kakadu et l'île de Bathurst seront à notre programme. Le but culturel de ce voyage est une meilleure compréhension des diverses cultures aborigènes, plus particulièrement dans leurs manifestations artistiques (peintures rupestres, peintures et sculptures contemporaines, danses, etc.) un thème que le Musée d'ethnographie de Genève reprendra prochainement lors d'une exposition. Sur le chemin du retour, nous ferons quelques jours d'escale culturelle à Bali (avec possibilité de prolongation du séjour).
Les personnes intéressées peuvent s'inscrire sans aucun engagement au secrétariat de la SAME (Tél. 022/418 45 44 le matin) afin que nous puissions leur faire parvenir un descriptif plus complet.

Georges Breguet, Vice-président de la SAME

MUSIQUES

ATELIERS D'ETHNOMUSICOLOGIE

www.adem.ch
Tél. 41 22 731 48 40

VENDREDI 9 MARS, 20H30
Alhambra
MEMPHIS BLUES
Robert Belfour & the Fieldstones

VENDREDI 16 MARS, 20H30
Salle Frank Martin (Collège Calvin)
MUSIQUES HONGROISE DE TRANSYLVANIE
Tarafs tsiganes

VENDREDI 23 MARS, 21H30
Sud des Alpes (10, rue des Alpes)
DJEMBÉ FARÉ
Musique de Guinée

VENDREDI 30 MARS, 20H30
Salle Frank Martin (Collège Calvin)
HUUN HUUR TU (TOUVA)
Chants de gorge et chants diphoniques

VENDREDI 6 AVRIL, 20H30
Salle Frank Martin (Collège Calvin)
FRANCOISE ATLAN
Andalussyat - L'esprit de Grenade

VENDREDI 27 AVRIL, 21H30
Sud des Alpes (10, rue des Alpes)
VERANDA
Chanson populaire italienne

VENDREDI 4 MAI, 21H30
Sud des Alpes (10, rue des Alpes)
LUCY ACEVEDO
Noche Criolla del Perúy

ANIMATIONS JEUNE PUBLIC

NOUVEAU!

Pour classes de 1ère enfantine à 2e primaire
Renseignements et inscriptions:
Tél. 022/418 45 81
Minimum 15 jours à l'avance

MONDES EN MUSIQUE

Visite-découverte d'instruments du monde entier (dont un gamelan de Java) et de leur contexte culturel. Parcours dans le Musée et atelier pratique.